

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Pierre BAMEUL & Éditions *ARMADA* 2011
Couverture : Miguel Coimbra

ISBN : 979-10-90931-03-9

Avertissement de l'auteur

Les noms des lieux cités dans cet ouvrage ont été bien souvent écrits dans leur langue locale usuelle et contemporaine. C'est le cas notamment des noms des îles anglo-normandes, où se passe une grande partie du roman et qui conservent leur graphie et leur nom anglais. Ainsi :

Guernsey = Guernesey en français.

Alderney = Aurigny en français.

Sark = Sercq en français.

Jersey, Herm, Brecqhou, Burhou, Les Ecréhous et Les Minquiers sont dénommés identiquement dans les deux langues. Les accents en moins en anglais.

Le but de l'auteur est d'accentuer ainsi la couleur locale dans une société devenue bilingue. Il en est de même avec les phrases laissées en anglais sans traduction. En ce qui concerne ces dernières, le sens en est facilement compréhensible par les lecteurs non anglophones, grâce aux phrases françaises qui les précèdent ou les suivent. Le processus est identique avec les phrases en dialecte normand.

Les noms des pays celtiques sont également cités dans leurs langues celtiques.

Les Goublins : graphie normande des lutins du folklore du Cotentin — Goblins en anglais — conservent aussi leur appellation cotentinoise et sont passés de l'imaginaire populaire à la « réalité » de la science-fiction.

*A generation which ignores History
has no past and no future.*

Robert A. Heinlein

1

Le Royaume des Îles Unies

UN VENT DE NORD-OUEST, venu des steppes glacées du Groenland, balayait les landes de La Hague. Les genêts se penchaient sous ses rafales comme se courbaient les échines des rudes gens du Cotentin. Avec la nuit tombante, les paysans s'empressaient de regagner leurs demeures. Mieux valait retrouver la protection d'un foyer, avant que les Goublins ne fussent sortis de leurs Tanières creusées près du Cimetière Lumineux.

Jay Vaast s'obstinait à marcher la tête haute, respirant à pleins poumons cet air vivifiant. N'appartenait-il pas, désormais, aux hautes castes qui régentaient un monde ressuscité après le Grand Suicide ? C'était un homme fier d'appartenir à une élite. À vingt-cinq ans, il jouissait pleinement de ses privilèges qu'il considérait comme un dû. Que lui importaient le vent, la pluie, les ténèbres et les dangers, il se sentait invulnérable et immortel.

Physiquement il ne différait guère des habitants des Îles Unies : six *feet* de haut, des cheveux châtain roux, des yeux bleus délavés, une peau tannée par les embruns et parsemée de tâches de rousseur. N'eût été son habillement

recherché, il aurait pu passer pour un pêcheur de crustacés, comme on en croisait tant dans l'archipel. Pourtant il possédait une qualité particulière faite d'un mélange d'obstination, d'entêtement et de confiance absolue en son destin. Et ce destin s'accomplissait chaque jour.

Au milieu de la matinée il avait quitté, par le train à vent, le domicile de Cherbourg qu'il partageait avec sa sœur Sally. Vers midi, le train l'avait déposé en gare de Barneville, où il devait rencontrer un ingénieur responsable du fonctionnement des éoliennes de Sortosville, ainsi que de tout leur complexe énergétique. L'après-midi s'était passé en visites et exposés sur la production croissante du générateur de vent, qui distribuait son air comprimé dans toute l'île du Cotentin. L'ingénieur Rod Hamel était un passionné de machinisme ; mais ses explications lassaient un peu Jay, issu d'une corporation différente. Néanmoins, il s'était efforcé de paraître très intéressé, par simple savoir-vivre envers son interlocuteur. En compensation, la promenade en voiture à vent, parmi le champ d'éoliennes et son dédale de tuyaux, n'avait pas été pour lui déplaire.

Jay s'approchait maintenant à grands pas du port de Barneville, situé dans le quartier de Carteret. Au détour d'une maison à l'éclairage jaunâtre, le vent le frappa avec violence, l'obligeant à s'arc-bouter sur ses deux jambes. Le quai d'embarquement était tout proche maintenant ; promesse de retrouvailles avec sa bien-aimée. Cela faisait trois mois que les deux amants ne s'étaient pas revus. Travail oblige... Bientôt, ils seraient à nouveau réunis. Séparés par leur emploi, ce même travail allait finalement rapprocher leur couple.

Elle s'appelait Wendy Sarnia et était née dans l'île de Guernsey, la plus à l'ouest de l'archipel. C'était une belle femme de vingt-trois ans à l'opulente chevelure d'un

noir bleuté et aux yeux verts, dont la peau naturellement très bronzée lui donnait un je-ne-sais-quoi d'exotique. Elle racontait qu'un de ses ancêtres était venu de l'autre côté de l'Océan Atlantique, voici plusieurs siècles. Mais les archives familiales avaient disparu dans les incendies du Grand Suicide. Il n'en restait que la tradition orale dérivant lentement vers la légende.

Jay ne se préoccupait guère du *passé décomposé*, comme en plaisantaient souvent les jeunes gens pleins d'avenir. Il préférait se remémorer le portrait souriant de sa compagne et anticiper mentalement leurs ébats amoureux. Au départ, Wendy ne parlait qu'anglais, alors que Jay avait le français pour langue maternelle. Mais c'était pourtant cette différence d'idiome qui les avait fait se rencontrer. Le Grand Suicide avait considérablement compliqué la vie des humains partout dans le monde ravagé. Alors que la Terre était en voie d'unification autour d'une demi-douzaine de langues véhiculaires, la destruction de quatre-vingt-dix pour cent de l'humanité, et l'isolement géographique des survivants privés des médias antérieurs, avaient maintenu un grand nombre de parlars vernaculaires, qui restauraient les barrières entre les humains.

Rien que dans le Royaume des Îles Unies, on utilisait quotidiennement deux langages : le français en Cotentin, l'anglais à Guernsey, Jersey, Alderney, Sark et Herm. En outre, et bien que leur idiome ne fût pas d'usage courant, de nombreux Celtes venus travailler dans l'archipel s'exprimaient en celtic. Le Grand Suicide avait reconstruit la Tour de Babel. Il en était ainsi partout autour du monde. Les Reines des Îles Unies avaient donc ouvert une série d'écoles regroupant d'excellents élèves doués en langues, qui étaient formés pour assurer les meilleures communications possibles entre leurs sujets. Cette Corporation des

Traducteurs, indispensable au bon fonctionnement social, formait une élite qui avait tendance à tirer un grand profit de cette situation historique. Jay et Wendy en faisaient partie. Leur corporation étendait son action dans toutes les castes et constituait leur indispensable lien.

Les deux jeunes gens étaient fraîchement sortis de l'École des Traducteurs et parlaient couramment anglais et français. De plus, sans s'être concertés, ils avaient aussi postulé pour étudier le celtic dès qu'un nouveau stage leur serait offert. Ils avaient l'avenir devant eux et voulaient croquer le monde...

Les rues de Barneville se remplissaient de travailleurs de la mer pressés de s'octroyer un peu de bon temps après leur labeur quotidien. Ils se regroupaient dans les pubs et, le cidre aidant, chantaient de vieilles chansons dans l'une ou l'autre des langues locales. La joie de vivre reprenait son cours, il en était ainsi de la nature humaine. Peu de voitures circulaient dans les rues à cette heure avancée. C'était à peine si l'on entendait les pas d'un cheval ou le sifflement de l'air déprimé s'échappant d'une automobile. Jay regarda derrière lui... Personne ne paraissait le suivre. Son regard accrocha le complexe industriel de Sortosville qui se détachait sur le ciel assombri. Les grandes éoliennes tournaient à plein régime, comprimant l'air atmosphérique dans de gigantesques cylindres de la taille des silos à blé. Enfant, il avait peur de s'approcher de ces impressionnantes constructions. L'âge avançant, il avait surmonté cette peur ; mais il en conservait encore quelques séquelles psychologiques.

Arrivé le long du quai principal de Carteret, rehaussé pour compenser la montée des océans, il chercha son traversier parmi les nombreux bateaux à l'amarrage. Il regarda encore en arrière... Rien de suspect. Pourquoi alors ressentait-il cette inquiétude qu'aucune raison ne semblait

justifier ? Il n'en savait rien ; mais il pressentait confusément que la phrase sibylline, murmurée en normand à son oreille par son ami Carl Mouchel, en était en partie la cause. Une phrase qu'il devait répéter à la Reine, qu'il devait rencontrer bientôt, lors de la remise des ordres de mission de sa promotion. Il la répéta mentalement :

— *J'cré qu'not nyit va bêtôt finin.*

Ces mots exprimés en normand - un vieux dialecte maintenant éteint - n'avaient aucun sens. Il évoqua encore cette phrase, en anglais cette fois :

— *I believe that our night will be finished soon.*

Ridicule !

— *Je crois que notre nuit sera bientôt terminée.*

En français également, cela n'était pas plus explicite. Alors qu'était-ce ? Une information codée, probablement, qu'il devait transmettre discrètement à la Reine. Pourquoi ?

Ce mystère fleurait bon l'aventure et cela n'était pas pour déplaire à Jay qui s'ennuyait quelque peu dans sa routine quotidienne et son univers trop étroit à son gré. Il aperçut *Le Goéland Bleu* et se dirigea vers lui. C'était un traversier standard construit en série dans plusieurs chantiers navals de l'archipel, pour satisfaire aux besoins maritimes croissants du Royaume des Îles Unies. Il consulta sa montre-bracelet : un coûteux chef-d'œuvre de mécanique récompensant son diplôme de Traducteur. Encore un quart d'heure avant l'appareillage. Un garde en uniforme bleu marine contrôla son billet sur la passerelle d'embarquement. La marée était haute. Les phares illuminaient l'horizon. Bientôt, la nuit serait tombée.

Il s'assit confortablement sur un banc rembourré occupant la grande salle des passagers située sur le pont principal. Abrité du vent par le vitrage, il ouvrit sa veste verte imperméable ornée de l'écusson des Traducteurs figurant

une bouche stylisée surmontée de deux oreilles. Les passagers étaient au complet et se répartissaient sur les rangées de bancs disposés transversalement. Il regarda les marins qui déconnectaient les conduites souples d'air comprimé et les lovaient sur le quai. Le dernier d'entre eux largua les amarres et, lentement, *Le Goéland Bleu* s'éloigna de l'appontement en actionnant sa sirène.

Une traversée du Passage de la Déroute ne s'effectuait jamais sans risques. Le fond de la mer séparant les Îles Unies était un véritable cimetière de navires accumulés au long des siècles, des tempêtes et des guerres. C'était aussi une source de matière première pour les Récupérateurs. Cette nuit-là, la mer serait encore grosse, au grand dam de Jay qui n'avait jamais eu le pied marin. *Le Goéland Bleu* quitta l'embouchure du chenal. Le barreur coupa le moteur pneumatique et escamota l'hélice pour réduire la traînée. Les gabiers hissèrent les voiles et le traversier s'inclina en remontant au vent.

Il ne fallut pas longtemps à son estomac pour exprimer sa réprobation. Le navire tanguait et roulait de plus en plus, et Jay se sentit pâlir. Il leva son regard pour ne plus voir la crête des vagues. La Lune apparut entre deux nuages. La Lune !... Que ne racontait-on pas sur elle ! D'aucuns affirmaient que, voici plusieurs siècles, des humains y avaient débarqué et construit des cités pour y vivre en permanence. Il doutait qu'une telle histoire fût vraie, les légendes embellissent toujours les faits historiques et les souvenirs. Mais, après tout, peut-être y avait-il du vrai dans ces assertions : les humains de l'Ancien Temps étaient tellement puissants !... Le Grand Suicide avait fait régresser considérablement l'humanité. *Parce qu'elle avait trop péché*, affirmaient les Prêtres de la Foi Salvatrice... Jay eut une nausée. Était-ce le mal de mer ou l'évocation du clergé qui en était la cause ? Il détestait

ces récupérateurs de l'angoisse humaine, qui continuaient à tirer les peuples en arrière. Pressé d'arriver à Saint Peter Port, il regarda sa montre... Encore un peu plus d'une heure de souffrance... Quelques passagers vomissaient dans des poteries que des matelots vidaient par-dessus bord, un sourire narquois aux lèvres. Il essayait de dominer son mal de mer, mais sa pâleur s'accroissait...

La nuit recouvrait maintenant la mer qui n'était plus éclairée que par les balises et les clignotements des tours à Morse. Jay n'avait pu supporter longtemps la forte houle. À plusieurs reprises, il avait vomi dans une poterie qu'un homme d'équipage goguenard lui avait tendue. À la vue de son écusson, le marin, trop heureux d'humilier un intellectuel, n'avait pu s'empêcher de murmurer :

— Les poissons nourrissent les cerveaux, il est juste que les cerveaux alimentent à leur tour les poissons.

Jay lui avait lancé un regard furieux. À présent, il regardait les feux de Saint Peter Port qui grossissaient dans la nuit. Il se leva et alla se laver la bouche dans les toilettes, puis il se mit à sucer un bonbon à la sève de pin sorti d'une petite boîte que, prévoyant, il avait emportée dans une poche.

Le port de Saint Peter formait un havre de lumière dans la nuit balayée par le vent marin. Les phares tournants qui l'encadraient éclairaient rythmiquement la Vieille Église nichée au bas de la ville. Malgré l'heure tardive, de nombreuses maisons brillaient encore sur ses hauteurs. Les *Anes* avaient la réputation d'être des couche-tard. *Le Goéland Bleu* accosta habillé, usant de son moteur pneumatique pour affiner la manœuvre. Une fois le traversier amarré, les passagers commencèrent à débarquer...

Wendy Sarnia se tenait sur le quai, à l'écart de la foule, bien visible dans la lumière d'un réverbère à acétylène. Elle portait son ensemble rouge qui lui seyait à merveille, sous un imperméable beige orné de l'écusson des Traducteurs. Jay bondit vers elle.

— Wendy !...

Elle sursauta et courut vers lui... Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— *Hi, pretty Donkey !*

— *Hello, handsome Claws !* rétorqua-t-elle.

Les habitants de chaque île se désignaient par un sobriquet issu d'une longue histoire. Les natifs de Guernsey étaient des *Anes*, ceux de Jersey des *Crapauds*. Les gens d'Alderney étaient des *Lapins*, ceux de Sark des *Corbeaux*. Quant aux autochtones du Cotentin, ils se surnommaient les *Crochus*. Nul ne savait plus pourquoi. Peut-être étaient-ce de lointaines références totémiques tribales ?... Un érudit avait prétendu que les gens du Cotentin devaient leur sobriquet de *Crochus* à leur avarice légendaire. Mais qu'importaient ces surnoms aux deux amoureux qui partageaient maintenant un long baiser.

— Heureusement pour moi, j'aime la sève de pin. Tu as encore eu le mal de mer... Elle avait parlé français.

— Je n'ai pas ta chance, ma chérie.

— Les hommes sont vraiment des êtres aux capacités limitées. Nous pourrions peut-être nous en passer un jour.

— En ce qui te concerne, j'en doute. Tu aimes trop *ça !*

Tout comme elle l'aimait, ainsi que l'avait montré son changement courtois de langue. Ils se dirigèrent vers un taxi que tirait un âne gris et montèrent dans la minuscule calèche.

— *Hauteville Street, just in front of Hugo's House, please.*

— *Well, Madam, you'll have to pay fifty pence.*